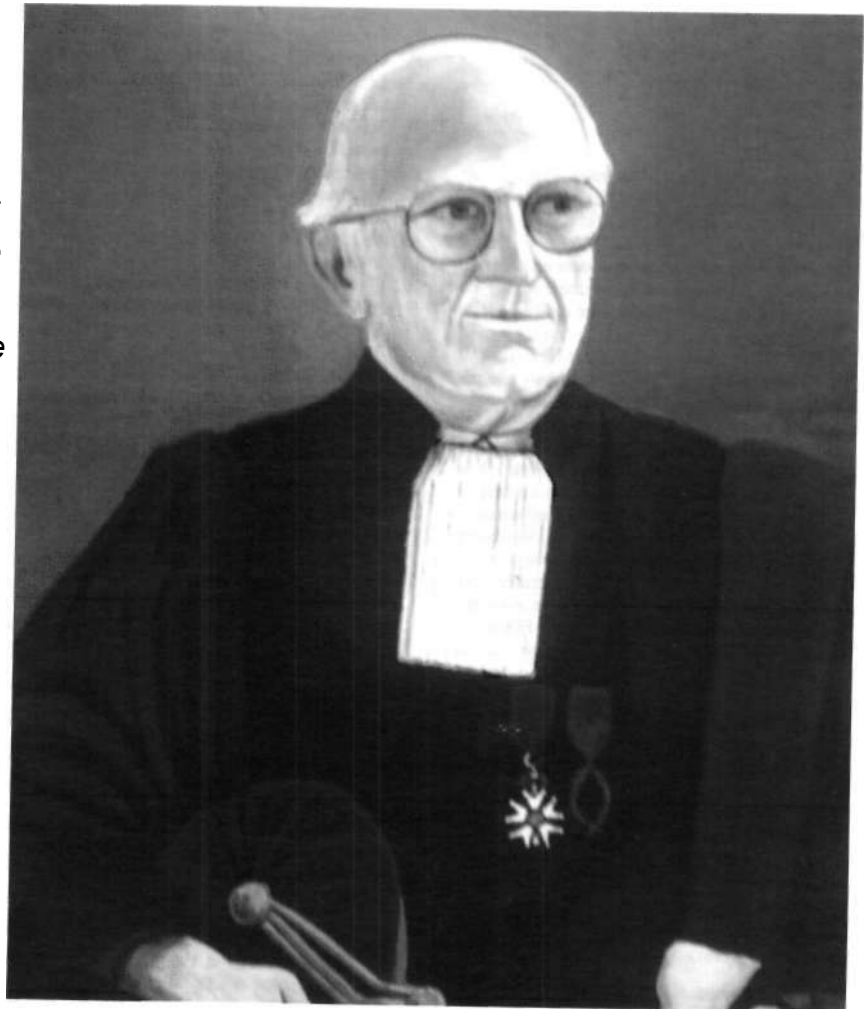


Récits de guerre alsaciens

Mémoires et oublis

La présente étude traite du phénomène de la communication et de la mémoire dans les textes alsaciens relatant les événements de la dernière guerre. Face à l'histoire et à son indexation référentielle explicite, les Alsaciens ont produit des textes qui tiennent leur pouvoir de vérité de leur aspect de témoignage et de leur mise à distance dans l'espace et dans le temps.



Le professeur Auguste Wackenheim par Camille Claus

Eve Cerf

Chargée de recherche CNRS
Laboratoire de sociologie de la culture
européenne

La mémoire et l'oubli en Alsace

Au lendemain de la seconde guerre mondiale, les événements de l'entre-deux-guerres et ceux de la période 1939-1945 en Alsace semblent faire l'objet d'un véritable interdit. Jusqu'en 1950, aucune étude approfondie concernant cette période de l'histoire de l'Alsace n'est publiée. Ni les histoires de France, ni les livres d'histoire destinés aux classes terminales ne mettent en évidence les particularités de l'histoire de l'Alsace. Les histoires de l'Alsace parues à partir de 1970 résument la période 1940-1945 en un petit nombre de pages, l'enrôlement des Alsaciens dans l'armée allemande est rapporté en quelques lignes.

En 1973 paraît en Allemagne l'ouvrage de Lothar Kettenacker «Nationalsozialistische Volkstumspolitik im Elsass»⁽¹⁾, qui constitue la première étude universitaire sur la période 1940-1945 en Alsace. Cet ouvrage est bien accueilli par la presse alsacienne. Robert Heitz, dans un article sur quatre colonnes publié par les *Dernières Nouvelles d'Alsace* du 11 décembre 1973, note que Lothar Kettenacker «adopte le ton neutre et détaché de l'histoire à l'égard de faits [au sujet desquels] nous, qui les avons vécus, réagissons forcément de manière affective et passionnelle... Lothar Kettenacker a écrit l'étude non seulement la plus complète, la mieux documentée, mais encore la plus objective sur ce chapitre douloureux de l'histoire de l'Alsace»⁽²⁾. L'ouvrage de Lothar Kettenacker a été pratiquement introuvable en Alsace. Une traduction abrégée de ce travail a été publiée en 1978 par la revue *Saisons d'Alsace*, sous le titre «La politique de nazification en Alsace»⁽³⁾.

En marge de l'histoire, dotée de la légitimité officielle, coutumière d'une extrême prudence à l'égard des événements de l'entre-deux-guerres, des textes alsaciens publiés à partir de 1946 relatent les faits tels que les Alsaciens veulent les donner à voir.

L'histoire des Alsaciens par eux-mêmes prend la forme de la pièce de théâtre, du témoignage, et dans un cas du discours officiel. Ces textes connaissent la faveur du public alsacien, plus particulièrement de ceux qui sont revenus en Alsace en 1941, ou qui ne l'avaient pas quittée. Ils rencontrent également un écho dans les régions limitrophes du Pays de Bade et du Palatinat.

Les récits alsaciens présentent une version socialement acceptable des événements de la dernière guerre, au cours de laquelle une forme particulièrement perverse du jeu de l'ami et de l'ennemi s'est manifestée.

Pour ceux des Français qui ne s'étaient pas résignés à la défaite, le gouvernement français en exil, reconnu par l'Angleterre, est le représentant de la France. Dans le même temps l'Etat français, reconnu par les Etats-Unis d'Amérique, collabore avec les Allemands. Sous le régime de l'annexion de fait, l'administration allemande considère que les Alsaciens appartiennent au peuple allemand (*Deutsche Volkszugehörige*), sans pour autant leur reconnaître la nationalité allemande. Cette dernière est cependant attribuée d'office aux jeunes gens à la veille de leur incorporation, afin de rendre celle-ci légalement possible. Le gouvernement de Vichy n'intervient pas efficacement en faveur des jeunes Alsaciens incorporés dans la Wehrmacht et, à partir de 1943, également dans les Waffen SS.

Les Alsaciens incorporés dans l'armée allemande à partir de 1942 se battent contre les alliés de la France, sur le front de l'Est et sur le Mur de l'Atlantique, et contre les résistants, notamment en France. Ces Alsaciens contribuent, contre leur gré, à la guerre d'anéantissement (*Vernichtungskrieg*)⁽⁴⁾ contre l'Union Soviétique et aux représailles sur la population civile, consécutives à des actions de partisans.

Au cours de la dernière guerre, dix-neuf classes d'âge ont été incorporées dans l'armée allemande. Le décès ou la disparition de quarante mille Alsaciens au combat ou dans les camps soviétiques est établi. Cinquante mille Alsaciens sont revenus de la guerre dans un état de santé gravement altéré. Les Alsaciens ont été considérés par les alliés de la France comme des prisonniers de guerre allemands, et traités comme tels aux Etats-Unis et dans les camps soviétiques⁽⁵⁾.

Dans un contexte de guerre totale, les villes alsaciennes ont été bombardées par les Anglais et par les Américains. Les bombardements du 6 septembre 1943 au 16 avril 1945 ont provoqué à Strasbourg la mort de 1239 civils, 93 disparitions, et la destruction totale de 1524 immeubles. Les bombardements ont atteint le centre-ville et les quartiers populaires de la Meinau. Sur les ordres de mission américains, Strasbourg apparaît comme une ville allemande et une «cible occasionnelle»⁽⁶⁾.

La complexité des événements de la dernière guerre et leurs conséquences tragiques pour la population alsacienne ont favorisé la production de textes ordonnés par un jeu subtil du souvenir et de l'oubli, que nous nous proposons de mettre en évidence. Nous montrons que ce jeu est perturbé par des textes tardifs, des révélations fortuites, et des commémorations qui mettent l'accent sur le caractère criminel du régime nazi et sur la duplicité de l'Etat de Vichy. L'étude des textes a été complétée par l'interview de certains auteurs et de témoins des événements.

Les pièges de la mémoire

Les événements de la dernière guerre ont favorisé la production de textes stables dès le lendemain de la guerre. Les premiers textes sont constitués pour l'essentiel par la tragi-comédie de Germain Muller «Enfin... redde m'r nimm devun», (Enfin... n'en parlons plus) et par les témoignages des soldats alsaciens incorporés dans l'armée allemande.

Les textes alsaciens sont des reconstructions du passé. Ils tiennent leur pouvoir de vérité de leur habilitation à tenir le discours du réel. Cette assurance de vérité est issue de la connivence entre le narrateur et les récepteurs du message, lesquels croient entendre le récit authentique des événements. Afin d'éviter toute identification négative dans la représentation des situations et des héros, les textes alsaciens proposent un équilibre social particulier et leur propre schéma d'élucidation des effets du nazisme. Aux mêmes fins, les textes alsaciens mettent en œuvre des mécanismes tels que la répétition, la mise à distance et l'évitement. Ces mécanismes et leur efficacité symbolique seront analysés successivement dans la pièce de Germain Muller et dans les récits des Alsaciens incorporés de force dans l'armée du Troisième Reich⁽⁷⁾.

Enfin... n'en parlons plus

Au lendemain de la guerre, un fossé s'est creusé entre ceux qui ont accepté le retour en Alsace annexée et ceux qui sont restés dans la France «de l'intérieur». Si, pour les réfugiés, il est difficile de comprendre que des Alsaciens aient appartenu à des associations national-socialistes, un autre clivage

sépare ceux qui ont perdu leurs proches et ceux qui ont tiré un avantage matériel ou symbolique des événements⁸⁸.

En 1949, après les règlements de compte de l'épuration, les Alsaciens refusent toute allusion aux événements de l'entre-deux-guerres et à la responsabilité de ceux qui ont collaboré avec les nazis en Alsace. Alors que les Alsaciens sont encore sous le choc du drame qu'ils viennent de vivre, Germain Muller, avec sa tragi-comédie en dialecte «Enfin... redde m'r nimm devun»⁽⁹⁾, leur offre une reconstruction dynamique du passé, élaborée en fonction des préoccupations de l'après-guerre. Cette tragi-comédie présente les événements vécus par les Alsaciens au cours de la dernière guerre comme le drame d'une zone frontalière : «Ein Grenzlandstück im Cabaret Barabli»⁽¹⁰⁾. À partir de 1949 et pendant un demi-siècle, la pièce «Enfin... redde m'r nimm devun» a pris la place de la rupture dans la transmission de l'histoire entre la génération qui a connu la guerre et les suivantes.

La pièce de Germain Muller a été jouée pour la première fois en 1949 à Strasbourg. Par la suite, elle a été produite plus de deux cents fois à Strasbourg et dans les villes grandes et moyennes d'Alsace. Elle a été enregistrée sur disque et reproduite à cinq cents exemplaires en 1964, et rééditée en 1970. Elle est distribuée sous forme de vidéo-cassette à partir de 1990. Elle a été produite sous forme de feuilleton par la télévision locale en 1988, et programmée en 1961 et en 1971 à l'occasion des commémorations de la Libération.

La production de la tragi-comédie de Germain Muller à l'occasion des commémorations de la Libération légitime la reconstruction de la réalité qu'elle présente. Elle relie le présent au passé par un rituel identitaire qui masque les fractures et les divisions de la société alsacienne.

La pièce montre les tribulations d'une famille alsacienne urbaine au cours de la dernière guerre. Elle est précédée d'un prologue dont le message a pour effet de déplacer les problèmes et de les masquer. Par sa position avant le déroulement de l'action, ce prologue met le spectateur en condition pour une manipulation de l'histoire.

Le prologue de la tragi-comédie est le suivant : «Dans cette pièce, les acteurs sont de modestes comparses. Les personnages principaux restent invisibles. Ce sont entre autres Charlemagne, Louis XIV, Bismarck,

Bazaine, Clemenceau, Guillaume II, le président Wilson, Chamberlain, Daladier, Hitler, Mussolini, Paul Reynaud, Philippe Pétain, Pierre Laval, Winston Churchill, Robert Wagner, Franklin Roosevelt et Charles de Gaulle».

Ce prologue conditionne le spectateur en le mettant dans une situation de perception orientée. L'histoire de l'Alsace apparaît alors comme la conséquence d'un combat des chefs, qui commence avec le partage de l'Empire de Charlemagne, se poursuit depuis des siècles, et dont la deuxième guerre mondiale n'est que le dernier épisode en date.

En concordance avec le prologue, la pièce présente des héros dans une situation qui les voue à l'impuissance et à la soumission. Seul fait exception le personnage central de la mère de famille, qui incarne un idéal de respect humain. En manipulant l'échiquier social et en valorisant la famille, la pièce interdit toute identification négative. Les héros appartiennent en effet à la couche inférieure de la classe moyenne. Cette classe est dominée, quel que soit le pouvoir économique et social en place.

Dans la pièce, la famille d'un instituteur strasbourgeois apparaît comme l'archétype de la génération qui a connu la guerre. Le personnage de l'instituteur fait retour, dans l'après-guerre en Alsace, comme auteur de textes ou comme héros de récits.

La pièce de Germain Muller obéit à une structure linéaire qui conduit la famille alsacienne de l'exode à la Libération. L'exode la montre dans les provinces de l'intérieur de la France. En 1941, lorsque se présente la possibilité du retour, la pièce n'offre aux Alsaciens que l'alternative suivante: rester dans la France de la collaboration ou retourner en Alsace soumise au régime nazi. L'instituteur, qui hésite à prendre la décision du retour, s'entend répondre par sa propriétaire : «Mais après tout, on a beau dire : les Allemands! les Allemands! Ce sont des gens comme nous... Et même que le maréchal Pétain a dit qu'il fallait qu'on s'entende, qu'on collabore! Même qu'il a dit, le Maréchal, que la guerre est finie ! » (partie 1, tableau 3).

Une situation analogue est évoquée dans la saga de Lucien Koebel intitulée «E Flüchtlingsfamili, 1939/40» (Une famille de réfugiés, 1939/40)⁽¹¹⁾. À la différence de la pièce de Germain Muller qui met en scène une famille urbaine, la saga de Lucien

Koebel montre l'exode d'une famille paysanne de l'Outre-Forêt. Des extraits de cette pièce ont été produits par la télévision locale en septembre 1989. La pièce s'achève par la décision du retour en Alsace. Un seul couple fait confiance au maréchal Pétain et décide de rester sur place. «Le Maréchal Pétain [n'est pas] trop vieux pour diriger la France... M'r müss Erfahrung han fer a Land ze dirigire. Dar Mann het Erfahrung in de Politik» (acte 4, p. 55) (Il faut de l'expérience pour diriger un pays. Cet homme a l'expérience de la politique).

Dans ces deux pièces du théâtre dialectal de l'après-guerre, devant le peu de sympathie des populations de l'intérieur de la France, la famille décide du retour en Alsace. L'instituteur, dans la pièce de Germain Muller, refuse de faire le salut hitlérien, ce qui lui vaut l'internement au camp de Schirmeck, dont il sortira physiquement et psychologiquement brisé. Le soir de Noël 1942, par refus de l'idéologie nazie, l'instituteur chante l'hymne de la messe de Onze Heures, chère aux fidèles du maréchal Pétain. Autour de l'instituteur, la population masculine se partage entre les opportunistes et les résignés. François, le fils de l'instituteur, enrôlé dans l'armée allemande, disparaît sur le front de l'Est.

À la différence des personnages masculins, écrasés par le sort, l'épouse de l'instituteur, que celui-ci appelle Chrischtkindel, du nom des jeunes filles lumineuses des Noëls alsaciens, augmente la distance qui la sépare de la puissance dominante en portant aide et assistance à des prisonniers de guerre évadés.

La pièce «Enfin... redde m'r nimm devun» met en place un système de signification comportant deux interprétations de la responsabilité incompatibles entre elles, et dont l'une est occultée. La première est celle de Chrischtkindel, la seconde celle du national-socialisme.

Le sens de la responsabilité de Chrischtkindel, véhiculé en Europe par le judaïsme et le christianisme, s'énonce ainsi : je suis responsable de l'autre, sans attendre la réciproque, dût-il m'en coûter la vie.

Le système de la responsabilité national-socialiste, fortement hiérarchisé, est caractérisé selon Niklas Luhmann par le système moderne de légitimation qui découle du simple respect des procédures. Ce mode de légitimation dégage chaque agent, pris individuellement, de toute nécessité de se justi-

fier et de tout sentiment de responsabilité concernant les conséquences de ses actes en tant que maillon infime dans les procédures qui gèrent la réalité⁽¹²⁾. Les effets directs de l'idéologie nazie sur les mentalités sont totalement évacués de la pièce de Germain Muller. Aucun exemple civil ou militaire n'illustre les conséquences du sens de la responsabilité promu par l'idéologie nazie.

La pièce de Germain Muller occulte la présence effective des autorités civiles et militaires allemandes en Alsace. Elle évite, de même, toute allusion au phénomène de délation qui a brisé les solidarités de voisinage en Alsace au cours de la dernière guerre. L'existence d'Alsaciens ralliés au régime nazi et leur départ d'Alsace en 1945 sont également omis.

Dans la pièce, le seul mort, le chaplinique Oscar Holzmann, est la victime d'un bombardement américain destiné à Dusseldorf et tombé par erreur sur Strasbourg. Le caractère de meurtre de masse des bombardements visant les populations civiles est souligné : «Diss isch Massemord un sunscht gar nix... » (Ce sont des meurtres de masse et rien d'autre...) (tableau 10, p. 29). L'allusion aux bombardements de Strasbourg par les alliés croyant atteindre une ville allemande⁽¹³⁾ transgresse un déni de la mémoire, alors que la révélation de désastres sans commune mesure avec les destructions locales, et l'incompréhension dont les Alsaciens ont souvent fait l'objet, conduiront pendant un demi-siècle à l'occultation du souvenir des bombardements de Strasbourg. Dans la pièce, la présentation du bombardement de Strasbourg comme une erreur de ciblage de la part des Américains est perçue par le public alsacien comme une manifestation d'humour macabre. Par une sorte d'oscillation entre la position de l'ami et de l'ennemi, l'erreur de ciblage substitue la dérision à l'horreur.

L'épouse de l'instituteur offre un refuge à un jeune déserteur allemand, dont il est dit qu'il n'est pas un nazi. Ce jeune homme est le père de l'enfant de sa fille. Avec le thème de l'union d'une Alsacienne et d'un jeune Allemand, Germain Muller dépasse un tabou, à une époque où l'épisode des jeunes femmes tondues pour avoir aimé un Allemand est encore dans les mémoires. Le thème de l'union de l'Alsacienne et de l'Allemand véhicule l'espoir d'une réconciliation entre la France et l'Allemagne, thème qui reviendra régulièrement dans les récits de malgré-nous.

Germain Muller, dans sa tragi-comédie «Enfin... redde m'r nimm devun», a idéalisé une famille alsacienne d'origine modeste, regroupée autour du personnage de la jeune femme lumineuse porteuse des valeurs chrétiennes de la responsabilité⁽¹⁴⁾. La mise en scène de cette famille, présentée comme l'image de la société alsacienne au cours de la dernière guerre, a favorisé, sur un terrain libre de tous souvenirs négatifs, l'émergence du mythe d'une société alsacienne unie. La pièce renvoie au second plan les différents choix de l'époque nazie. Elle remplace la mémoire individuelle par un récit légendaire élaboré en fonction des solidarités politiques et idéologiques de l'après-guerre.

Les récits de malgré-nous

Peu après la deuxième guerre mondiale paraissent des témoignages de soldats alsaciens enrôlés de force dans l'armée allemande. Les auteurs témoignent au nom des Alsaciens-Lorrains enrôlés. Les récits se déroulent pour la plupart sur le front de l'Est et dans les camps soviétiques. Ces textes sont homogènes par le style et par les thèmes évoqués.

Les premiers récits paraissent dans les bulletins de liaison des malgré-nous et dans des almanachs. Par la suite, les témoignages sont publiés sous forme d'ouvrages parfois édités à compte d'auteur. Très tôt, des collections leur sont consacrées. Les témoignages des Alsaciens incorporés dans l'armée allemande donnent naissance à un genre littéraire : les récits de malgré-nous. Ces récits réunissent à ce jour, sous forme d'articles et d'ouvrages, un ensemble de plus de quatre-vingts titres.

Les auteurs sont d'origine modeste. Au moment des faits, ils sont, par exemple, mécanicien, apprenti-boulangier, employé ou instituteur. Si par la suite leur situation a évolué, ils ne manquent pas de rappeler leur origine sociale. Germain Muller, dans sa pièce, avait déjà mis en place ces héros modestes. Les récits de malgré-nous sont pour la plupart publiés en français; quelques récits récents ont paru en allemand. Alors que la pièce de Germain Muller, qui avait pour la première fois pris en charge les tribulations des Alsaciens au cours de la dernière guerre, est produite en dialecte, aucun récit de malgré-nous ne s'exprime dans cette langue.

En 1991, paraît «Le pont», l'ouvrage d'Eugène Philipps. Ce livre comporte en un seul volume la version française et la version allemande du même récit. Le témoignage d'Eugène Philipps, par l'expression dans les deux langues de culture en usage dans la vallée du Rhin, traduit la position de l'auteur en faveur du bilinguisme en Alsace. Dans sa préface, il précise cependant qu'il a vécu la période 1939-45 en allemand et en Allemagne. «D'ailleurs [ce récit] intéresse tout autant les Allemands que les Alsaciens.»⁽¹⁵⁾ Les récits les plus récents affirment ainsi, à côté de la volonté de témoigner du passé, des choix culturels et politiques actuels.

Les avant-propos

Les récits de malgré-nous sont généralement précédés d'avant-propos. Ceux-ci portent la signature de grands hommes dont l'autorité et la réputation met le texte à distance et prévient toute procédure critique.

Les avant-propos replacent les récits de malgré-nous dans leur contexte politique et historique, et se portent garants de la valeur des témoignages. Ils soulignent qu'en 1942, en violation du droit international, les Alsaciens-Lorrains entre 18 et 45 ans, capables de porter les armes, sont enrôlés de force dans la Wehrmacht alors que beaucoup d'entre eux ont combattu sous l'uniforme français en 1940. Ils rappellent l'importance des pertes subies par les Alsaciens à la suite d'une guerre perdue par la France, laquelle refuse aux incorporés de force le soutien matériel et moral qui serait la juste compensation de leur souffrance.

Il est souligné que les témoignages des malgré-nous évacuent la notion de responsabilité collective du peuple allemand. La folie de la guerre a entraîné dans la tourmente de braves gens terrorisés par une minorité fanatisée. Selon la plupart des avant-propos, les récits des Alsaciens permettent de mieux comprendre l'attachement de ceux-ci à l'unification de l'Europe, fondée sur la réconciliation de la France et de l'Allemagne. A titre d'exemple, nous analyserons un avant-propos de Germain Muller. En 1987, celui-ci préface l'ouvrage de Fernand Bernecker «Die Geopferte Generation, Kriegserinnerungen eines Zwangseingezogenen Elsässer, 1939-1945»⁽¹⁶⁾ (La génération

sacrifiée, les mémoires de guerre d'un Alsacien incorporé de force, 1939-1945). L'ouvrage de Fernand Bernecker et la préface de Germain Muller sont écrits en langue allemande.

L'avant-propos porte le titre «Der Unbekannte Kumpel» (Le camarade inconnu). Ce texte est précédé du message suivant, extrait de la pièce de Germain Muller «Enfin... redde m'r nimm devun» : «Gustave: "Ich hab verstande: s' ganz Elsass steckt jetzt emool in dem Schlamassel. Vun jetzt ab het e jeder numme eini Pflicht: lueje wu er selwer am beschte devun kommt... Ailes andere isch Propaganda!"» (Gustave: "J'ai compris: toute l'Alsace est à présent plongée dans ce désastre. A partir de maintenant, chacun n'a plus qu'un devoir: s'efforcer de s'en tirer au mieux... Tout le reste est de la propagande !").

Dans la pièce de Germain Muller, ce constat de désespoir et d'opportunisme concerne la situation générale en Alsace. Il est repris ici plus particulièrement au sujet des Alsaciens enrôlés dans la Wehrmacht. Germain Muller imagine que le récit de Fernand Bernecker relate l'histoire de son personnage François, le soldat alsacien incorporé dans l'armée allemande et disparu sur le front de l'Est. L'avant-propos souligne que Fernand Bernecker décrit jusque dans le détail le drame de tous les François qui appartiennent à cette génération sacrifiée.

Germain Muller rappelle que le livre de Fernand Bernecker n'est pas le premier récit du genre paru à ce jour. Il ajoute que les récits de malgré-nous ne comportent aucun fait exagéré ou inventé. S'ils semblent parfois naïvement pathétiques, cela vient de l'usage d'une langue étrangère: «... So ist dies grossteils auf die, in diesem Falle fremde Sprache, zuruckzuföhren» (p. 13). Il ajoute que l'un des mérites de Fernand Bernecker est d'avoir écrit son livre en allemand et dans le parler des soldats. Ainsi, le français serait une langue étrangère pour un jeune Alsacien né en 1924, dont la langue scolaire est pourtant le français. En fait, Germain Muller prend ici position sur le débat linguistique en Alsace.

L'avant-propos loue le style de Fernand Bernecker qui atteindrait celui de Erich Maria Remarque ou de Dorgelès; le récit a été écrit dans la langue dans laquelle les faits ont été vécus. Germain Muller analyse les relations de l'auteur avec ses cama-

rades. Au début de la guerre, seuls d'autres Alsaciens étaient les compagnons souhaités. L'éparpillement des Alsaciens dans différents régiments conduit à l'établissement de liens avec des soldats originaires d'Autriche, de Haute-Silésie et de Bavière. Germain Muller suggère qu'il se serait trouvé parmi ces jeunes soldats de nombreux anti-nazis.

Le témoignage de Fernand Bernecker est un récit nuancé, écrit plus de quarante ans après la guerre, «alors qu'il ne saurait plus être question de responsabilité collective des Allemands» (p. 14). Tous étaient de pauvres diables conditionnés pour la victoire, puis entraînés dans la débâcle et traités comme des sous-hommes dans les camps soviétiques. Ce dernier stade de l'horreur a été épargné à Bernecker grâce à sa débrouillardise.

Germain Muller fait l'éloge de l'auteur, qu'il n'a pas connu personnellement. Fernand Bernecker était intelligent et astucieux. Il était très attaché à sa famille et à sa petite patrie. Bernecker s'est fait un devoir de témoigner au nom de milliers d'Alsaciens qui n'ont pas eu, comme lui, la chance de rentrer au pays.

Les avant-propos redisent le destin tragique des Alsaciens victimes de l'histoire et de leur situation à la frontière. Dans ces textes, la notion de culpabilité collective du peuple allemand fait place à celle d'une Allemagne assujettie au régime nazi. Les populations annexées par le Troisième Reich allemand ont été entraînées, elles aussi, contre leur gré, dans cette tourmente. Selon les avant-propos, seules la réconciliation franco-allemande et l'unification de l'Europe apporteront une paix durable.

Le témoignage des Alsaciens

Les Alsaciens incorporés de force dans l'armée allemande estiment qu'ils sont méconnus et incompris par la France. Depuis la fin de la guerre ils redisent la fatalité de leur enrôlement dans l'armée allemande et l'horreur des camps russes, dans des récits stéréotypés.

Les auteurs de récits de malgré-nous constituent un groupe social remarquablement homogène. Ils appartiennent, au moment des événements, à la couche inférieure de la classe moyenne, que Germain Muller

avait déjà mise en scène dans sa pièce «Enfin... redde m'r nimm devun». Les auteurs ont produit des textes homogènes par le ton et les thèmes évoqués⁽¹⁷⁾. Malgré cette relative stabilité des textes, des thèmes évacués par l'autocensure émergent au cours du temps et les mises en perspective sont réordonnées.

Les récits des Alsaciens enrôlés dans l'armée allemande se déroulent sur le front de l'Est et dans les camps russes⁽¹⁸⁾. A la différence du genre plus général des récits de guerre, dans les textes alsaciens les faits héroïques font place à des épisodes tragiques, parfois comiques, chargés de connotations émotionnelles. Les témoignages résultent d'une sélection de faits et d'un travail d'élaboration de la mémoire. Certains soldats se sont servis de notes prises au moment des événements pour rédiger leur texte.

Le journal de guerre d'un incorporé de force

En mai 1983, Freddy Sarg a recueilli les souvenirs de guerre de René Schillig, un habitant d'Illkirch-Graffenstaden incorporé de force⁽¹⁹⁾. Freddy Sarg a publié ces souvenirs dans l'annuaire de la Société d'Histoire des Quatre Cantons, avec en sous-titre «Propos recueillis par le pasteur Sarg». Il explicite ainsi sa démarche : «Beaucoup d'Alsaciens qui ont été incorporés de force ont une certaine gêne à parler du passé. Un sentiment de culpabilité s'y mêle. Le rôle de l'historien est d'aider ces personnes à exprimer ce vécu, à le fixer par écrit pour les jeunes générations et à permettre ainsi à tout un peuple d'assumer ce passé collectif. Comme en psychanalyse, un passé collectif ne peut être assumé que s'il est dit, exprimé, partagé»⁽²⁰⁾.

Freddy Sarg présente le journal de guerre de Monsieur Schillig, dont nous citons les éléments les plus marquants. Les événements sont réduits à une date, un lieu, une note. Monsieur Schillig, comme beaucoup d'Alsaciens, a vécu l'exode et le retour en Alsace en 1941. Puis:

«7 octobre 1942, incorporé au *Reichsarbeitsdienst* à Wintersweiler (Bade) jusqu'au 8 avril 1943.

12 mai 1943, incorporé dans la Wehrmacht... à Ansbach (Bavière).

Fin décembre 1943, transport sur le front russe..., premier rapprochement avec le front, combats de Kiev, Jitomir, Berditchev..., bataille d'Oumane Cassin, Vinniza, Brailon Bar.

1944, campagne contre les bolchéviques en Roumanie...

5 juillet 1944, front de la Vistule...

1^{er} août 1944, blessé d'un éclat d'obus dans la nuque, à la cheville et aux genoux à Otapov.

8 août 1944, arrivé à l'hôpital de Piotrkov (Pologne) : première opération chirurgicale d'urgence.

20 novembre 1944, arrivée à l'hôpital de Czestochova (deuxième opération). (...)

Offensive russe le 16 janvier 1945.

28 février, mon régiment est dispersé : 50 % de tués et blessés. (...)

5 mai 1945, dernier effort de notre section à Pirma près de Dresde.

8 mai 1945, capitulation allemande, marche à pied de 260 km jusqu'au camp de Hoyerswerda, Saxe (faim et soif).

Fin mai 1945, transport dans des wagons à bestiaux à travers la Russie jusqu'en Asie mineure (durée du trajet : 43 jours). Travaux (tuilerie) au camp de Kilsilgir, au sud du Tibet, maladies des camps : diarrhée, malaria, jaunisse. Faiblesse générale, mon poids était de 100 livres.

10 octobre 1945, après la visite de la commission internationale, les Alsaciens, les Belges et les Luxembourgeois ont été séparés des prisonniers allemands. Sur 3000 prisonniers 1000 moururent dans ce laps de temps. Nous étions 16 Alsaciens-Lorrains dans ce camp, malheureusement seulement 7 des nôtres ont eu le plaisir de revoir leur pays natal.

13 octobre 1945, départ du camp en camion vers la frontière des Indes... Arrivée à Marseille le 2 décembre 1945. Durée du voyage : 50 jours. Accueil par un capitaine français. »

Le journal de guerre de Monsieur Schillig ne revendique rien et ne demande rien. C'est le texte émouvant d'un homme qui a survécu à des situations extrêmes.

Les récits élaborés destinés à la publication, à la différence du journal de guerre de René Schillig, adoptent le style de la narration. Ces textes sont des témoignages, mais aussi des actes de revendication et des plaidoyers. Récits individuels destinés à un public qui leur est acquis, ils ont contribué à modeler la mémoire collective.

Le soldat honteux

Freddy Sarg, dans sa présentation du «Journal de guerre d'un incorporé de force», évoque la gêne mêlée de culpabilité qu'il a perçue au cours des entretiens qu'il a eus avec des malgré-nous. Ces thèmes n'apparaissent pas dans les textes publiés et font place à celui du «soldat honteux». Ce dernier thème a donné son titre au récit d'Armand Zahner paru en 1972 «Le soldat honteux, j'étais un malgré-nous»⁽²¹⁾.

Selon Zahner, le terme les «malgré-nous» est la dénomination que se sont donnés les Alsaciens, Mosellans et Luxembourgeois incorporés de force dans l'armée allemande. Zahner qualifie l'incorporation de force de «déportation sur le front de Russie de la quasi-totalité des jeunes gens des provinces annexées»⁽²²⁾.

La contrainte exercée à l'encontre des Alsaciens a culminé, dit-il, avec «la grande honte» (d'après le titre de l'ouvrage de l'ancien bâtonnier de Colmar, Maître Nonnenmacher), c'est-à-dire «la décision d'incorporer de force des jeunes gens qui avaient fait leur service militaire en France et qui s'étaient battus contre les Allemands en 1940... Ce fut donc la mort dans l'âme qu'ils consentirent à s'immoler, et souvent à mourir d'une mort inutile pour la France, pour que vivent les leurs et qu'à travers eux leur patrie, la France, se perpétue dans leurs malheureuses provinces annexées». Comme d'autres incorporés de force, Zahner, pendant deux décennies, a cherché à sauvegarder la croyance que d'une certaine façon, les Alsaciens sous l'uniforme allemand s'étaient battus pour la France.

Armand Zahner, par un glissement de sens entre enrôlement de force et déportation, assimile le destin des soldats alsaciens incorporés dans la Wehrmacht à celui des déportés politiques. Il établit ainsi la confusion entre ceux qui avaient choisi la résistance contre la domination nazie et les Alsaciens qui ont subi cette domination, et auraient pu se trouver confrontés aux précédents les armes à la main. Zahner reproche aux gouvernements français successifs le peu de considération accordée à l'immense malheur des populations de l'Est de la France. «Ces populations, au civisme exemplaire... le moment est venu de leur rendre justice, cette justice rendue aux autres déportés politiques français, c'est-à-dire de leur accorder la qualité juridique de victimes

à part entière du nazisme, de victimes de cette inhumaine incorporation de force.»⁽²³⁾

Un demi-siècle après la guerre, les Alsaciens incorporés de force reviennent sur le drame de l'incorporation par la production de textes, d'émissions de télévision, d'expositions. L'interprétation des événements est toutefois remise en question, et le mythe des Alsaciens morts pour la France sur le front russe est à présent donné comme irrecevable. Dans un cahier d'*Objectif Alsace* de 1986⁽²⁴⁾, Eugène Philipps s'interroge : «La fatalité du nazisme en Alsace n'a pas commencé avec l'incorporation de force des jeunes Alsaciens dans la Wehrmacht. Elle s'est déjà abattue sur l'Europe au plus tard le 30 janvier 1933, lorsque Hitler est parvenu au pouvoir. Et qu'ont donc fait la France et l'Angleterre, entre 1933 et 1939, pour empêcher cette fatalité de frapper ces millions d'hommes - dont les Alsaciens - qui en devinrent les victimes ? »

Dans ce cahier d'*Objectif Alsace*, André Weckmann reproduit sous le titre «Mort pour la patrie ? » un extrait de son livre « Les nuits de Fastow », paru en 1960 :

«Pourquoi ce livre, vingt-cinq ans plus tard? ... Admettons que c'est un ultime regard jeté sur ce passé maudit. Sur notre jeunesse qui n'eut pas la grâce d'en être une. Admettons que c'est une condamnation de toutes les aberrations idéologiques, ... mais n'est-ce pas plutôt un dernier adieu à mes camarades avant que l'oubli définitif ne les engloutisse? C'est tout ce que je pouvais faire pour eux. Car quel drapeau inclinerais-je devant leurs monuments qui portent tous un pieux mensonge : ils ne sont pas morts pour la patrie et le champ dit d'honneur n'a été que celui de notre désespoir. » Comme le disent à présent les malgré-nous : «nos camarades sont morts pour rien».

Les thèmes récurrents

Les récits de malgré-nous sont ordonnés par une structure linéaire et des thèmes récurrents. Le récit commence généralement par l'exode d'une famille paysanne et son retour en Alsace en 1940. Il passe par l'incorporation de force, la campagne sur le front de l'Est et l'internement dans les camps russes. Le retour en Alsace, après l'exode, se fait dans un climat de désillusion. Les fermes ont été dévastées par l'armée française : «quel désastre à l'intérieur des

maisons!... Et quels trésors ces brutes espéraient-elles découvrir sous les planchers éventrés? Ces montagnes d'immondices... »⁽²⁵⁾

Après la victoire allemande et l'annexion de l'Alsace, les Allemands tentent de se concilier la population alsacienne. «Les calomnies contre la France allaient bon train. De nombreuses affiches montraient l'état déplorable dans lequel les Français avaient laissé la province... Tous les artisans furent réquisitionnés... Les ponts reconstruits, le théâtre municipal [de Strasbourg] agrandi et pourvu d'une scène tournante. »⁽²⁶⁾ Des terrains de sport furent installés dans les villages dont les municipalités n'avaient jamais, jusque-là, pu dégager d'emplacement à cet effet.

L'incorporation

La Wehrmacht subit sa première défaite au cours de l'hiver 1941-42. «Les besoins en hommes se faisaient sentir après l'hécatombe faisant suite à l'invasion de la Russie. L'incorporation des Alsaciens, Lorrains et Luxembourgeois dans l'armée allemande, était une façon de pallier ce manque et d'évincer une partie des autochtones, qui ne manqueraient pas de tomber sur le front de l'Est. »⁽²⁷⁾

L'annonce de l'incorporation dans l'armée allemande remplit les Alsaciens de stupeur. Les récits publiés jusque vers 1980 comportent le thème d'une fronde larvée au moment du conseil de révision. Les conscrits chantent la Marseillaise au moment du rassemblement à la gare⁽²⁸⁾. Des drapeaux français sont brandis⁽²⁹⁾. Des tentatives de chahuts de conscrits sont interprétées comme une fronde contre l'occupant. Les récits relatent aussi le refus de prêter le serment de fidélité à Hitler. Ces thèmes ne sont pas réactualisés et disparaissent dans les récits les plus récents.

Sous l'autre uniforme

Pour décrire plus spécialement la situation paradoxale dans laquelle ils se trouvent dans la Wehrmacht, les incorporés abandonnent généralement le style narratif pour utiliser le procédé du dialogue. C'est ainsi qu'ils engageront une conversation avec un autre incorporé de force, lorrain ou luxem-

bourgeois, ou avec un soldat allemand avec lequel ils ont réussi à établir des relations de confiance: «Je suis forcé de combattre comme soldat dans le camp d'une armée ennemie. »⁽³⁰⁾ Ils affirment leur gêne de servir dans l'armée allemande. A la question: «Aimez-vous être soldat?», le sergent allemand s'entend répondre: «Non, Herr Feldwebel. En tant qu'Alsacien, je ne suis pas dans l'armée de mon pays et il m'est difficile de servir ceux qui m'ont asservi. »⁽³¹⁾

Dans «Le soldat honteux»⁽³²⁾, Armand Zahner, qui a servi dans l'armée française, se rebelle contre un système qui brise la volonté et conduit à une obéissance aveugle. Menacé de passer devant le conseil de guerre par un sous-officier stupide et brutal, l'ancien sergent de l'armée française s'adresse à son capitaine qui va le tirer d'affaire. «Mes camarades du Mai-Zug et moi avec eux, sommes des garçons qui avons servi souvent de longues années dans l'armée française... Pas un seul instant, on ne nous a demandé de renoncer... au privilège de rester tout simplement des hommes. Vous qui êtes chargé de faire de nous des soldats allemands, faites-le en tenant compte de cette réalité... Ce qu'il nous faut, c'est nous adapter à la Wehrmacht et à ses méthodes, et pour cela nous avons besoin de votre aide, une aide compréhensive, qui fera de nous le moment venu des soldats non moins disciplinés et courageux que les soldats allemands eux-mêmes... Vous venez de prouver, monsieur le capitaine, que vous êtes capable de comprendre tous mes problèmes. »

Le stéréotype de l'adjudant borné auquel s'oppose l'officier, aristocrate distingué, est un motif récurrent dans les textes alsaciens.

La campagne de Russie

Les soldats alsaciens sont envoyés sur le front de l'Est à une époque où la situation militaire des Allemands se dégrade rapidement. Dans des textes relativement récents, des remarques montrent que «malgré tout, certains Alsaciens... ont pris goût à cette vie sous l'uniforme, s'engagent dans les écoles d'officiers et montent en grade... »⁽³³⁾. Dans la zone des combats, des trains emportent les soldats au front, alors que d'autres évacuent les blessés vers l'arrière. Aucun récit ne replace les combats dans le contexte de la guerre idéologique

d'anéantissement que l'Allemagne nazie a engagée contre l'Union Soviétique (voir l'annexe I).

De même, la lutte de la Wehrmacht contre les partisans⁽³⁴⁾ (voir l'annexe II) est l'objet d'une extrême discrétion, tandis que les représailles à l'égard des populations civiles sont oblitérées par la plupart des auteurs. Raymond Vogel, dans «Lieutenant malgré lui»⁽³⁵⁾ et Georges Starcky dans «L'Alsacien»⁽³⁶⁾ sont parmi les rares auteurs qui décrivent la guerre de partisans. Raymond Vogel rapporte ce qui suit: «Der schöne Krieg war aus (la belle guerre était terminée), comme le disaient les officiers supérieurs. La sale guerre commençait, celle qu'il fallait subir de jour comme de nuit, sans ligne de front continue, sans matériel suffisant. L'ennemi surgissait de partout, sans cesse il lançait de nouvelles attaques... [Il attaqua] aussi les trains de permissionnaires et les trains de la Croix Rouge. Ces attentats et ces embuscades qui réclamaient des représailles... ne cessaient d'étendre le champ de bataille. La lutte prit un aspect plus inhumain que jamais; le soldat sans foi ni loi devint un scélérat. »⁽³⁷⁾ Raymond Vogel décrit une action de représailles à laquelle il a participé. Le village soupçonné de cacher les partisans est encerclé. Après un combat de deux heures, le village est fouillé maison par maison. Les partisans qui n'ont pu échapper au filet sont immédiatement exécutés. «Les partisans... furent placés devant les pelotons d'exécution. Combattants sans uniformes, ils avaient enfreint les règles de la guerre établies par une convention internationale. »⁽³⁸⁾ Dans ce récit, qui évoque une convention internationale pour justifier l'exécution des partisans, aucun indice ne permet de distinguer ces derniers de la population civile. Cinquante ans après la guerre, l'auteur de «Lieutenant malgré lui» reprend ainsi à son compte l'argumentation des ordres diffusés par l'OKW (*Oberkommando der Wehrmacht*) (voir l'annexe II).

Georges Starcky rapporte deux cas de représailles à la suite d'actions de partisans. Lui-même n'a pas participé à ces événements. Le premier épisode lui a été rapporté par un villageois témoin direct des faits et dont la femme a été exécutée par les Allemands. Son bataillon a pris part à l'action dans le second épisode, alors que lui-même était immobilisé durant quatre jours par une angine.

Dans le premier épisode, un soldat allemand, qui s'était enivré au village, est déposé ivre mort sur le parvis de l'église par des villageois, puis exécuté par des partisans. Le village est encerclé par un double cordon de policiers et de soldats allemands et hongrois. Après que les villageois aient refusé de dénoncer les partisans, la population est rassemblée sur la place du village et trente enfants sont abattus sous les yeux de leurs mères⁽³⁹⁾.

Dans le second épisode, après l'agression de deux civils allemands par des partisans, le village le plus proche est encerclé par l'armée. La population civile, y compris les femmes et les enfants en bas âge, est rassemblée sur la place. L'officier SS annonce que ceux qui pourront atteindre la forêt proche de cinq cents mètres auront la vie sauve. L'officier tire un coup de fusil qui déclenche une course folle vers la vie. «Mais dès le départ les mitrailleuses crépitaient, un seul homme tenant dans ses bras un paquet, un bébé probablement, parvint à franchir les cinq cents mètres qui le séparaient de la forêt.»⁽⁴⁰⁾ A leur tour, les partisans brûlent deux camions militaires et mutilent leurs conducteurs.

Georges Starcky a également vu à Kiev des femmes et des vieillards pendus à des fenêtres et des balcons. L'auteur rapporte un dialogue entre lui-même et son *Feldwebel* qui ne connaît pas la raison de ces exécutions. «Cela ne l'intéresse pas et il s'étonne de ma question: "Il y a certainement une cause à cela, un attentat sur un des nôtres, par exemple. Ces chiens n'ont que ce qu'ils méritent! - Oui, mais enfin, ces femmes et ces vieillards n'ont certainement pas participé à un attentat, il y a bien trop de pendus. En général l'assassinat d'un soldat est l'œuvre d'un isolé".»⁽⁴¹⁾

La relation des exactions commises par l'armée allemande contre la population civile est exceptionnelle dans les récits de malgré-nous. Ces exactions, généralement consécutives à des actions de partisans, sont mentionnées ou décrites à partir de témoignages indirects.

Dans le corpus étudié, un seul récit également fondé sur un témoignage indirect relate un massacre de Juifs (18000 personnes) par les SS en Ukraine en 1942⁽⁴²⁾. Un seul cas d'exécution de partisans est décrit, fondé sur le seul témoignage direct apparaissant parmi tous les textes étudiés.

Les scénarios des représailles consécutives à des actions de partisans sont les suivants :

- dans les campagnes, un village pris au hasard est encerclé et la population est exécutée avec une cruauté perverse ;
- dans les villes, des civils, souvent des femmes et des vieillards, sont pendus aux fenêtres et aux balcons.

Dans la phase finale de la guerre, l'image négative des Allemands projetée par les récits s'atténue. Comme le dira André Weckmann, «les malgré-nous ne furent pas que d'ici... Il n'y avait pas que nous, il y en avait d'autres. Et il y en avait chez les Allemands...»⁽⁴³⁾

Les Russes

Au cours de la guerre totale dans laquelle l'Allemagne nazie a entraîné les Alsaciens, l'ensemble de l'Union Soviétique, à l'exception des Mongols, est perçu comme «les Russes». L'ennemi, en fait l'allié objectif de la France, est bestialisé et démonisé. «Des barbares qui tuent en ricanant... Il fallait voir ces innombrables hordes sauvages... Leur figure asiatique les rendait plus sauvages encore.»⁽⁴⁴⁾ Les Russes sont perçus comme des «loups humains», des «troupeaux lamentables». Le peuple russe est montré comme une population arriérée et fataliste: «toujours cette indolence, cette acceptation de la fatalité qui semblaient atteindre le peuple russe»⁽⁴⁵⁾.

La plupart des récits condamnent le régime communiste. Ecrits par des hommes d'âge mûr, des dizaines d'années après la guerre, il ne s'agit plus de témoignages, mais de prises de position dans le contexte de la guerre froide. Les auteurs dénoncent l'endoctrinement de la population, le retard de l'économie et l'absence de liberté.

Certains récits placent sur le même plan les régimes soviétique et nazi, les comparant terme à terme. L'interrogation sur la supériorité dans l'horreur conduit à une position ambiguë, cette supériorité revenant finalement au régime communiste⁽⁴⁶⁾. Les textes alsaciens reprennent ainsi sous la forme du dialogue et de la démonstration le débat sans fin, qui a opposé pendant des années des historiens et des philosophes éminents⁽⁴⁷⁾.

Un seul auteur, Jean Formhals, dans un texte de 1986 intitulé «Libérations», déclare que ce sont «les Russes qui ont vraiment

battu Hitler... Contrairement aux autres villes françaises, Strasbourg n'a même pas une rue Stalingrad. Pourtant c'était là, dans cette ville, le commencement de la fin de la guerre, et s'il y a un peuple qui a payé un tribut particulièrement lourd à l'anéantissement du nazisme, ce sont les Russes, qui ont eu vingt millions de morts»⁽⁴⁸⁾.

Prisonniers

Avant de rejoindre les camps, les prisonniers ont été astreints à des marches épuisantes et à des trajets interminables en wagons à bestiaux. Ils souffrent des maladies caractéristiques des camps comme la dysenterie, la jaunisse, et la faiblesse générale due à la sous-alimentation. Certains auteurs, tel Armand Zahner⁽⁴⁹⁾, notent cependant que dans l'Union Soviétique désorganisée par la guerre, les paysans, encore plus mal lotis que les prisonniers, échangent leur tabac contre du pain.

Après la visite de la commission internationale, les Alsaciens, les Lorrains et les Luxembourgeois sont séparés des prisonniers allemands. Dix mille Alsaciens-Lorrains perdront la vie dans les camps russes. Le retour des survivants s'échelonne pendant dix ans. Le dernier d'entre eux reviendra en Alsace dans un état physique déplorable.

De nombreux textes sont plus particulièrement consacrés au camp de Tambow, destiné à regrouper les prisonniers français. Les Soviétiques se sont déchargés d'une partie de l'organisation des camps sur une hiérarchie complexe de chefs issus du groupe des prisonniers. Dans les récits les plus anciens, ces «chefs des Français» apparaissent comme particulièrement odieux⁽⁵⁰⁾. Armand Zahner précise que ces chefs décidaient des corvées, imposaient des punitions et exigeaient des signes de respect en fonction des grades qu'ils s'étaient eux-mêmes attribués.

Les conditions d'anomie qui règnent à Tambow semblent avoir permis l'émergence de meneurs qui ne correspondent ni à la hiérarchie militaire française ou allemande, ni à la hiérarchie sociale. Gustave Degen précise que «les avocats, les étudiants en médecine, les professeurs auraient refusé de faire un pareil métier»⁽⁵¹⁾. Certains auteurs accusent «les chefs français» revêtus de l'uniforme soviétique d'être des

communistes⁽⁵²⁾. A. Weissbecker, proche des communistes, dénonce lui aussi «les chefs français»⁽⁵³⁾. Par la suite, les auteurs ont pris des positions plus nuancées. Dans leurs comptes rendus, les bulletins de liaison des malgré-nous considèrent que les auteurs ont peut-être été trop durs envers les «chefs français»⁽⁵⁴⁾. Par la suite, ce thème disparaîtra progressivement des récits de malgré-nous.

La modification et la disparition du thème des «chefs français» offre un exemple de l'interaction entre la mémoire individuelle, l'attente des groupes sociaux et la mémoire populaire.

La durée et les conditions de détention dans les camps russes ont conduit à une grande méfiance à l'égard du régime communiste, méfiance qui s'est longtemps traduite au niveau des choix électoraux en Alsace.

Les meurtres de masses

Deux textes récents, «Le pain de l'espoir» de René Spiess, paru en 1985 et «Libérations» de Jean Formhals, paru en 1986, décrivent les meurtres de masse de populations civiles allemandes.

René Spiess a été marqué par les tapis de bombes qui se sont abattus sur l'Allemagne «alors que la Luftwaffe avait perdu sa suprématie... Nuit et jour les bombardiers anglo-saxons multiplient leurs raids sur le territoire du Reich. Des phénomènes dévastateurs, inconnus jusque-là, apparaissent. Le lâcher alternatif de bombes à grande puissance explosive et de bombes incendiaires rend la lutte contre le feu impossible. Les incendies provoquent de véritables tornades dont la violence défie toute imagination et dont les flammes se propagent à une vitesse incroyable.» Après le bombardement de Dantzig l'auteur exprime son effroi: «Horreur, chaque fois, je me dis: ce n'est pas possible. Le cerveau humain, la main de l'homme ne peuvent commettre de tels crimes.»⁽⁵⁵⁾

Jean Formhals a été le témoin du bombardement de Hambourg. Dès le signal de fin d'alerte, il est envoyé sur place avec son bataillon. «Epouvantés, nous avons le souffle coupé... Ce n'étaient pas des foyers isolés, mais une mer continue de flammes... L'incendie gagna toujours plus de terrain. Le feu y fit rage au point que le goudron de

la rue était incandescent... Il restait peu d'espoir de sauver des vies humaines... Ça et là on voyait des cadavres plus ou moins carbonisés, la face contre terre, autant de drames isolés dont personne ne racontera l'histoire... On a ouvert un de ces fameux abris qui s'élevaient intacts parmi les ruines fumantes. [C'était] un équipement moderne qui devait amener l'air, la lumière, l'eau et la chaleur dans ces pièces énormes. Il pouvait contenir la masse humaine de tout un quartier. A l'instant où l'on ouvrit ce géant, il y avait mille deux cents personnes dedans. Tous morts. Morts, non pas de l'effet direct des bombes, mais de la chaleur et du manque d'air... Beaucoup étaient morts asphyxiés... d'autres sont morts dans des souffrances atroces sous l'effet de la chaleur... Ils étaient horribles à voir... D'autres abris, d'autres caves furent ouverts; un léger rôle fut perçu une fois au fond des caves. Provenant des cadavres, quelque chose devait encore bouillir en eux. Ce secteur sinistré, entièrement habité, s'étendant sur plusieurs kilomètres carrés, avait été anéanti.»⁽⁵⁶⁾ Ce texte, avec un découpage différent, a été reproduit par *Objectif Alsace* en 1986.

Jusqu'en 1980, le thème des bombardements de masse de villes allemandes n'apparaît pas dans les récits de malgré-nous. Après cette date, deux auteurs, René Spiess et Jean Formhals, Alsaciens incorporés de force, témoignent du massacre de populations civiles allemandes. Dans ces textes publiés cinquante ans après la guerre, les auteurs se demandent comment de telles horreurs ont pu sortir du cerveau de l'homme, sans jamais replacer ces faits ni dans la logique d'une guerre fondée sur le massacre de populations civiles, justifié par des préjugés ethniques et initié par le Troisième Reich allemand, ni dans celui plus particulier de l'offensive aérienne stratégique contre l'Allemagne (voir l'annexe III).

Les pièges de la mémoire *Conclusion*

Les récits des malgré-nous tiennent leur assurance des avant-propos de grands hommes, qui leur donnent l'immédiate habilitation à tenir le discours du réel. L'avant-propos de Germain Muller pour «Die geopolitische Generation» (La génération sacrifiée)

relie la reconstitution théâtrale aux témoignages des incorporés de force.

Les auteurs des récits de malgré-nous, comme les héros mis en scène au théâtre, sont pour la plupart d'origine modeste. Ils sont Alsaciens et, dans un très petit nombre de cas, Lorrains. Les récits sont homogènes par la structure et par le style. Les thèmes récurrents véhiculés par les textes résultent d'un travail de la mémoire et de l'oubli qui conduit à une réorganisation des faits au cours des cinquante dernières années.

Les premiers témoignages ont paru dans les bulletins de liaison des incorporés de force. Par la suite, des témoignages ont été publiés à compte d'auteur ou par des collections fondées à cet effet. Les comptes rendus d'ouvrages dans la presse, parfois en retrait sur le message des auteurs, et l'accueil des récits par le public, ont conduit à une réélaboration de la mémoire individuelle et collective.

Les récits conduisent un Alsacien, parfois presque un enfant, de l'incorporation de force à l'état de prisonnier dans un camp russe. Le départ est marqué par des manifestations de patriotisme et par l'amertume de voir l'Alsace abandonnée à l'Allemagne nazie.

L'image de l'Allemand évolue au cours des récits. Le personnage caricatural du début fait place, lors de la débâcle allemande, au compagnon de misère dont la solidarité est condition de survie. Les récits sont d'une extrême discrétion quant aux exactions commises par l'armée allemande.

Depuis cinquante ans, au fil des différents récits parus, dans le contexte de l'Europe en train de se faire, l'image de l'Allemagne nazie fait progressivement place à celle de l'Allemagne sous le régime nazi. A la différence de l'image de l'Allemand, celle du Russe a peu évolué au cours du temps. Un seul récit rend hommage à la part prépondérante prise par l'URSS dans la destruction du potentiel militaire allemand.

Les Soviétiques contre lesquels les Alsaciens ont été obligés de se battre sont criminalisés et bestialisés. L'emprisonnement pendant de longues années après la guerre, et l'effroyable mortalité dans les camps de prisonniers, ont contribué à l'image négative des Russes.

Dans les récits, sur le front russe, les Alsaciens sont pris entre deux pôles: la folie nazie et la barbarie soviétique. Aucun



A. Zahner, *Survivre à Tambov*

récit, au cours des cinquante dernières années, ne met en évidence l'entreprise d'anéantissement et le combat idéologique que constitue la guerre menée à l'Est par le régime nazi, et n'oppose à cette agression le patriotisme des Soviétiques décidés à vaincre l'ennemi par tous les moyens. Dans le contexte de la guerre froide, de véritables plaidoyers anticommunistes ont apparu dans les récits.

Les témoignages des Alsaciens incorporés de force décrivent ce que le tamis de la mémoire et la réélaboration des faits au cours du temps ont retenu. Les textes rapportent en particulier les déprédations des soldats français en 1940, lors de l'exode des Alsaciens, le retour et l'incorporation de force, la débâcle sur le front de l'Est et l'internement dans les camps soviétiques.

Des récits récents témoignent des bombardements massifs de villes allemandes, sans jamais replacer ces meurtres de masse de populations civiles ni dans la succession d'événements comparables qui caractérisent la guerre moderne, ni dans les actes de guerre menés par les Alliés contre l'Allemagne nazie. A l'opposé, les meurtres de masse fondés sur l'idéologie nazie ne sont évoqués qu'exceptionnellement. Un récit rappelle qu'après l'exode, le retour et le départ du fils sur le front de l'Est, la guerre s'achève par la destruction de la ferme familiale, dans un village d'Alsace du Nord, sous une grêle de grenades incendiaires américaines⁽⁵⁷⁾. Le récit n'inscrit pas la destruction de fermes et d'habitations alsaciennes dans les combats pour la libération de l'Alsace (voir l'annexe IV).

La situation particulière des Alsaciens et la perversion, dans leur cas, de la position de l'ami et de l'ennemi, font que pour eux, l'expérience de la dernière guerre diffère totalement de celle des Français «de l'intérieur». Ceux des Français qui n'avaient pas lié leur sort et leur avenir à la victoire de l'Allemagne attendaient leur délivrance des Alliés. Les Alsaciens, incorporés de force, tout en espérant la victoire des Alliés, témoignent des conséquences désastreuses qu'ont pu avoir des actes de guerre alliés. Dans la tragi-comédie «Enfin... redde m'r nimm devun» le seul mort, Oscar Holzmann, est victime d'un bombardement américain. Aucun récit ne rend hommage aux soldats américains, dont 150000 environ moururent sur les théâtres d'opérations européens.

La sublimation des faits permet la mise en scène d'un combat de titans dont les héros modestes sont les victimes. La description de bombardements de masse sur l'Allemagne permet à la mémoire individuelle et collective de reconstruire l'histoire en évacuant l'horreur nazie et son antériorité.

Y avoir été ou pas

En septembre 1986, Auguste Wackenheim, professeur à la Faculté de Médecine de Strasbourg, publie dans la revue *Elan* une tragédie en dialecte « Debi oder nit debi » (Y avoir été ou pas). Cette pièce concerne les événements de la dernière guerre. Auguste Wackenheim est l'auteur de 517 publications scientifiques, de 42 ouvrages médicaux et de 14 alsatiques. Cette œuvre considérable et la nécessité de « se tuer au travail » constituent pour l'auteur une forme de réponse aux accidents de l'histoire.

Auguste Wackenheim, comme tant d'autres, a été incorporé de force dans l'armée allemande. Plus de quarante ans après les événements, au sommet de sa carrière, il cherche une forme et un espace pour exprimer ses réflexions sur le drame de l'incorporation de force. Il décide alors de mettre en œuvre la tradition alsacienne du théâtre politique et produit sa tragédie « Debi oder nit debi ».

L'espace vide de l'avant-propos

La tragédie « Debi oder nit debi » a été distribuée d'abord sous forme de photocopie. Ensuite, la pièce a paru dans la revue *Elan*⁽⁵⁸⁾. Selon l'usage, elle devait comporter un avant-propos. Après lecture du texte, l'auteur potentiel de l'avant-propos a renoncé, « désirant enterrer le passé ». En conséquence, la première version de la tragédie comporte en page deux un titre: « Vorwort » (Avant-propos), un espace vide et en bas de page le nom de l'auteur de l'avant-propos. La pièce publiée par la revue *Elan* ne comporte pas d'avant-propos.

Alors que l'avant-propos, signé d'un grand homme, donne aux récits de malgré-nous l'habilitation à dire l'histoire, l'espace vide de l'avant-propos de la tragédie « Debi oder nit debi » marque le non-dit des récits de malgré-

nous et illustre la *Totschweigepolitik*, la politique de la mort par le silence alsacienne.

Auguste Wackenheim a fait précéder sa pièce en dialecte d'une introduction en français intitulée « Franzeschi généralités » (Généralités en français). L'introduction précise que la pièce « concerne une situation fréquente de la fin du vingtième siècle, celle des hommes qui ont participé — plus ou moins volontairement ou plus ou moins "malgré-eux" - à une guerre ou à des actes punitifs ou terroristes dans un pays étranger, pendant leur jeunesse ». L'auteur présente alors une liste de pays, de provinces et de lieux où ont été perpétrés des meurtres de masse. Cette liste comporte les noms suivants: « Cambodge, Russie, Afghanistan, Amérique latine, Afrique du Sud, Alsace-Lorraine, Oradour, Prague, Budapest, Dachau, Israël, Belsen, Palestine, Katyn, Auschwitz, Algérie, Liban, Iran, Lybie, et bien d'autre ».

Dans les cas évoqués, les bourreaux sont généralement des envahisseurs agissant « en pays étranger ». Le nom d'Oradour-sur-Glane, village de la Haute-Vienne dont la population a été exterminée le 10 juin 1944 par des SS de la division « das Reich », parmi lesquels douze Alsaciens incorporés de force, figure sur la liste d'Auguste Wackenheim. Il ne reviendra pas sur le drame d'Oradour dans sa pièce. Pour se faire entendre, il choisira un autre lieu et une autre scène.

L'auteur précise que « l'action peut concerner la campagne de Russie ou une campagne en pays occupé par l'armée du Reich entre 1940 et 1945 ». Il ajoute que la pièce comporte un personnage issu de la mythologie de l'Alsace médiévale catholique: le *Roräff*. Du haut de l'orgue de la Cathédrale, ce personnage dénonce les abus et insulte les dignitaires du clergé. Dans la pièce, le *Roräff* joue le rôle du chœur. Les personnages principaux sont des vétérans qui se réunissent une fois par an pour passer un dimanche ensemble.

Auguste Wackenheim souligne que « Debi oder nit debi » signifie « avoir participé » et sous-entend « physiquement ou vraiment ». « Debi gsin » annonce l'accusation, la responsabilité de ceux qui ont « laissé faire » ou « assisté ». La pièce veut être tragique, et se termine par l'assassinat du plus faible des trois vétérans, qui doit « exorciser » les fautes des autres. « Il est le dépositaire des péchés et paye pour tous, remplissant ainsi définitivement son contrat de bouc émissaire. »

La tragédie

La pièce se déroule dans une auberge du Bas-Rhin. Un tableau de Gustave Stoskopf orne les murs. Le *Roräff* retrace la situation pendulaire de l'Alsace pendant deux siècles : « Gänz friejer het's im Elsäss g'heisse : " 's wurd nägschdens andersch wärte numme !

Noh kenne viel in's Fränkrich reise !
Denn uns'ri älte Schwowe kumme !"

Ebs später hoert mr änd'ri läche :

" 's isch Zit däss jetzt die dumme krumme
Verhässte Schwowe's Valis mache,
Weil hält d'Franzose wieder kumme. »

(« Autrefois, en Alsace, on disait: les choses vont bientôt changer, attendez un peu, et nombreux sont ceux qui partiront pour la France, car nos vieux Allemands arrivent. Un peu plus tard, d'autres se mettent à rire : il est temps que ces stupides tordus d'Allemands tant haïs fassent leur valise, car les Français reviennent. ») (p. 6)

Ces allers et retours ne sont plus de saison et des jours sombres s'annoncent pour les anciens combattants. Deux vétérans, Jérôme et Georges, accompagnés de leurs épouses, se rencontrent à l'auberge. L'une des épouses se plaint que son mari et elle-même ont de sérieux ennuis avec la police, et pourtant elle n'y comprend rien.

« Dr Jérôme het im letschte Kriej

Jo numme mit viel Not un Miej

Wie d'änd're au än d'Front muen gehn

Fuer dert im Schwob ze wiederstehn. »

(« Au cours de la dernière guerre, Jérôme a dû aller, dans de grandes difficultés, au front avec les autres, afin de résister aux Allemands. ») (p. 7)

Le *Roräff* voit revenir le temps des boucs émissaires qui attirent l'attention sur eux en chantant la chanson du remord « 's Liedel vum Berejje ». Ce sont des anciens combattants qui se réunissent tous les ans pour exorciser le passé. Ils parlent du front, des blessés, des morts, des actes de bravoure, de pourcentage d'invalidité, de souffrance et de joie. Ils disent, tandis que le *Roräff* ricane, qu'il y avait un esprit de camaraderie comme dans le sport.

Georges et Jérôme, les deux malgré-nous les plus agressifs, s'indignent de ce qu'on leur demande des comptes trente ans après la guerre, alors qu'ils ont été incorporés de force. Georges émet l'idée qu'ils ont été dénoncés. Le *Roräff* rappelle qu'après chaque guerre commence le petit jeu de la

délation par les voisins, les proches, les conjoints.

Le *Roràff* commente la situation :
«Sie hän e àrìsch schlecht's Gewisse
Un màche sich Gewissensbisse.
Denn jeder het vum letschte Kriej
E dunkelschwarzì Suendebrej.
Sie hän se selwer ingebrockt (...)
Vergift, verstümmelt un verwund
In Schiessereje àn de Front.
Dis Plöje bringt viel boeses Bluet,
Drum hän sie àllie so e Wuet.»

(«Ils ont une très mauvaise conscience, ils ont des remords, car chacun a rapporté de la dernière guerre un bouillon noir de péchés qu'ils ont préparé eux-même... Empoisonnés, estropiés, blessés dans les combats au front. Ces tourments apportent beaucoup de mauvais sang : c'est pour cela qu'ils sont tous pleins de rage.») (p. 11)

Entre-temps, Alphonse, le plus vulnérable des trois vétérans, est arrivé. Il révèle qu'il a avoué à la police qu'ils avaient tous participé, qu'ils y étaient obligés. Jérôme démonte l'argumentation d'Alphonse et l'accuse de délation :

«Dü sa 'sch sie hän sich ufgedrunge,
Un Jedermàn zuem Schuss gezwunge ?
E jeder Män ? Am Helle Dà ?
Fuer jeder Schuss? Fuer jeder Schlà ?
E so ebs isch jo nit ze màche !
Do driwwer dät e Roessel làche !
Dü meinsch war 'sch numme newedsbi
Debi gsin wie noch viel vun hie.
Trotz Uniform un Fräck un Hosse
Hatsch àllewil denewe g'schosse?
Du häsch dis Dings im Schändàrm gsaìt !
Un so häsch üi uns àngezait ! »

(«Tu prétends qu'ils nous ont obligés, et qu'ils ont forcé chaque homme à tirer? Chaque homme ? En plein jour ? Pour chaque tir ? Pour chaque coup ? Une telle chose est irréalisable ! C'est à faire rire un cheval ! Tu crois que tu étais seulement à côté quand tu y étais, comme beaucoup de ceux d'ici. Malgré l'uniforme tu aurais toujours tiré à côté? Tu as dit cela au gendarme ! Et ainsi tu nous as dénoncés!»)(p.12)

Devant cette démonstration qui réduit à néant les stéréotypes produits par les incorporés de force depuis un demi-siècle, Alphonse répond qu'il n'a fait que courir derrière les autres. Il y était et il n'y était pas (P. 12):

«Mr het nit àndersch màche kenne,
Als einfàch hinte nooch ze renne.
Mr isch debi

Un nit debi. »

Georges, le deuxième vétéran, veut dramatiser la situation et reconnaît que tous ont participé. Le *Roràff* se réjouit, car la situation se dégrade :

« 's heisst do an Stell un Ort
Bezähle fuer e jeder Mord.
Die Tote sin wie vun de Kette,
Un jeder màcht jetz vun sich rede.
Hän ihr denn so e àrmi Seel,
Verschosse numme uf Befehl ?
's isch ferti mitem prähle,
Jetz heisst' s sofort bezähle...»

(«Il s'agit à présent de payer sur-le-champ pour chaque meurtre. Les morts sont déchaînés et chacun fait à présent parler de lui. Est-ce vous qui, sur ordre seulement, avez ainsi abattu une pauvre âme ? ») (pp. 13 et 14)

Georges déclare qu'ils n'ont rien à se reprocher et que les gendarmes sont de leur côté. Alors que Jérôme interroge Alphonse sur ce qu'il a bien pu dire à la police, ce dernier répond «Alles» (tout). La maison est encerclée par la police. Georges tire son revolver et abat Alphonse. Les policiers arrêtent Georges et Jérôme.

Pour le *Roràff*, dans ce drame, le plus vulnérable des vétérans assure la fonction de bouc émissaire. Sa mort rachète les péchés des autres. A présent, tous sont délivrés, une ère nouvelle commence.

La tragédie d'Auguste Wackenheim met en scène un monde imaginaire dans lequel, trente ans après la guerre, des vétérans, peut-être des Alsaciens engagés sur le front de l'Est, sont l'objet d'investigations policières. Le préfacier pressenti a justifié son refus par la nécessité d'enterrer le passé. Dans la pièce, les morts sont déchaînés et le passé devient hantise.

Le chœur incarné par le *Roràff* démontre l'absurdité de la reconstruction du passé faite par les vétérans. La pièce d'Auguste Wackenheim repose sur le thème de la responsabilité de «ceux qui ont participé sous la contrainte à des exactions, de ceux qui y ont assisté et de ceux qui ont laissé faire».

Dans la pièce, les vétérans, se croyant en état d'arrestation, exécutent le plus vulnérable d'entre eux, celui qui a reconnu les faits au cours d'un interrogatoire de police. Le meurtre du plus faible permet le rachat des vétérans.

Les généralités en français qui précèdent la tragédie laissent le spectateur libre d'interpréter le rôle du bouc émissaire. La pen-

sée du spectateur oscille alors entre la fonction cathartique et celle du rachat des fautes par un tiers. A la fin de la pièce, pour ne pas laisser le spectateur sur une note désespérée, l'auteur se rallie au thème chrétien de l'agneau du sacrifice.

La pièce d'Auguste Wackenheim n'a été produite ni au théâtre ni à la radio ou à la télévision locale. L'auteur trouvera une autre scène pour se faire entendre.

Le discours du professeur Auguste Wackenheim, chevalier de la Légion d'Honneur

Auguste Wackenheim, professeur de médecine de l'Université Louis-Pasteur de Strasbourg, a été fait chevalier de la Légion d'Honneur le 11 juillet 1991.

Le scénario de remise de la décoration comporte l'éloge du nouveau dignitaire, suivi d'une réponse de ce dernier. La cérémonie et le discours officiels offrent à Auguste Wackenheim un cadre et une forme pour l'émission d'un message sur l'incorporation de force. Le discours du professeur Wackenheim a été publié par la *Revue Alsacienne de Littérature*⁽⁵⁹⁾. Le texte est illustré par le portrait de l'auteur revêtu de sa toge de professeur (voir page 36). Les signes de la compétence civile et universitaire sont ainsi convoqués pour souligner l'importance du message.

Dans l'introduction de son discours, Auguste Wackenheim précise que sa famille, d'origine modeste, est composée d'ouvriers et de petits fonctionnaires. «Cette génération, entrée dans la vie après l'armistice de 1918, a eu plus qu'en d'autres temps le souci d'orienter les enfants... vers les études universitaires. »

L'orateur évoque ensuite l'événement traumatique qu'il partage avec les Alsaciens de sa génération: «L'événement brutal qui a marqué ma jeunesse, donc toute ma vie, fut l'enrôlement de force dans l'armée allemande. Je ne vais pas m'appesantir ici sur le deuil des morts et sur le sort que toutes les armées d'Europe ont fait subir aux soldats. Je ne voudrais pas non plus citer les chiffres, les vicissitudes des fronts, en particulier des campagnes de Russie. Je voudrais témoigner, raconter, rappeler, éclairer, bref expliquer... le traumatisme psychique d'un en-

fant de 18 ans, qu'on vient d'enrôler, de vêtir d'un uniforme ennemi et d'armer, pour enfin le mettre en rang et lui apprendre à tuer contre sa volonté. Ce formidable traumatisme générera ces mécanismes névrotiques de l'angoisse. Les jeunes malgré-nous se sont en effet trouvés confrontés à des actions de guerre dans des pays étrangers, la Pologne, la Russie, les Balkans... Et ces engagements s'accompagnaient toujours d'actions de commando, d'actes de pillage, d'incendies, de vandalisme de la pire espèce. Rappelez-vous ce qui s'est passé à Oradour. Si je retiens un peu votre attention, Mesdames et Messieurs, c'est qu'il ne s'agit pas de souvenirs, j'allais dire de simples souvenirs, mais d'un viol de l'esprit, organisé par le nazisme en Alsace, qui aboutit chez tous les malgré-nous, même chez ceux qui n'en sont pas conscients (et ils ne le sont souvent pas) à une modification profonde de la personnalité. Certains ont évolué vers l'hypertrophie d'une morale secondaire, d'autres ont apparemment vécu normalement, d'autres encore ont subi un étouffement moral.

Certains d'entre nous, et je pense à mon ami le peintre Camille Claus, qui a vécu tout cela, en portent des cicatrices, au point que lorsque les choses vont mal, il se penche sur une toile ou sur une feuille de papier blanc. De tout cela il reste quelque chose en nous, une blessure certes, mais surtout une tolérance, une ambivalence, qui s'accompagne d'une certaine culpabilité. C'est ainsi que pendant des années, je n'ai pu prétendre à une promotion (... voire à une décoration, comme celle que je reçois aujourd'hui) autrement que par le travail acharné, comme un condamné au travail qui voudrait se faire pardonner sans être coupable. »

Conclusion

Les pièces de théâtre et les récits de malgré-nous que nous avons analysés témoignent des souffrances des Alsaciens qui furent soumis à l'annexion de fait et de celles des soldats qui furent incorporés de force dans l'armée allemande au cours de la deuxième guerre mondiale.

Les récits de malgré-nous constituent des témoignages vivants et poignants de ce qu'a pu être l'expérience traumatisante du soldat entraîné de force dans un combat qui n'était pas le sien, et luttant pour sa survie

sur le front de l'Est dans une armée défaite. S'il était fatal, dans une confrontation qui fut menée de part et d'autre avec cruauté, que la solidarité de combat jouât, les arguments entendus à l'époque semblent avoir laissé des traces perceptibles jusque dans certains récits récents.

Le nazisme est volontiers présenté comme le fait de quelques fanatiques, le soldat russe qui défendait son pays est démonisé, et l'armée américaine critiquée. Les exactions auxquelles les soldats ont pour le moins assisté, dans ce qui fut une guerre idéologique d'extermination, sont le plus souvent éludées. La responsabilité individuelle n'est que très rarement évoquée. Les exceptions les plus frappantes se trouvent dans l'œuvre d'André Weckmann et dans celle d'Auguste Wackenheim.

Cette étude nous conduit à rejoindre les préoccupations de Jürgen Förster, qui en quelques lignes fait justice du mythe de la poignée de fanatiques, en même temps qu'il souligne la perversion des valeurs du soldat et ses conséquences à long terme : «... les valeurs fondamentales du soldat comme la loyauté, l'obéissance, l'accomplissement du devoir, furent broyées, un processus dont il est difficile d'évaluer toutes les graves conséquences sur l'ensemble de la société»⁽⁶⁰⁾.

La seconde guerre mondiale a été caractérisée par des meurtres de masse de populations civiles, non pas perpétrés dans la fureur des combats mais délibérément planifiés. Ces crimes ont conduit au sens moderne de la responsabilité fondée, selon Niklas Luhmann, sur le simple respect des procédures. Ce mode de légitimation dégage chaque agent pris individuellement de toute nécessité de se justifier et de toute responsabilité quant aux conséquences de ses actes.

Annexes

Annexe 1.

La guerre idéologique d'anéantissement à l'Est

La guerre contre l'URSS décidée par Hitler est une guerre idéologique d'anéantissement.

«La directive sur la juridiction d'exception dans la région Barbarossa (Opération

Barbarossa: nom de code de l'invasion de l'URSS) ordonnait un manque total de pitié à l'égard des populations civiles et l'exécution immédiate de tous les individus, ou les représentants des collectivités, suspects d'hostilité envers les envahisseurs. Devaient être fusillés, aussitôt pris, les commissaires politiques aux armées et les responsables du parti communiste. Etant donné que l'URSS n'avait pas signé la convention de Genève, les prisonniers de guerre soviétiques ne bénéficieraient pas de ses clauses protectrices, et seraient soumis à un régime de travaux forcés.»⁽⁶¹⁾

«Après la victoire spectaculaire remportée sur la France, les mêmes officiers supérieurs qui s'étaient élevés contre les atrocités commises par les SS en Pologne ne virent aucun inconvénient à livrer une guerre d'anéantissement (*Vernichtungskrieg*) contre l'Union Soviétique, car dans ce dernier cas cela était considéré comme une nécessité militaire. La stratégie et l'idéologie avaient réalisé leur symbiose. Ce qui met en évidence la « dimension dialectique » du rôle de la Wehrmacht dans la « mécanique de destruction ». Bien que d'inspiration idéologique, cette mécanique fut en fait mise en œuvre de façon rationnelle, mais il lui fallait aussi des justifications d'ordre non-idéologique. *A priori*, les Juifs et les communistes étaient suspects d'être des partisans et exécutés en conséquence. L'invasion de l'Union Soviétique devait entraîner un autre amalgame, celui de la réalisation du *Lebensraum* et de la *Vernichtung der Juden*. La vision d'un empire germanique purifié grâce à la destruction de ses ennemis suprêmes, les Juifs, était soutenue par la perspective euphorisante d'une victoire remportée sur les Soviétiques. Ainsi se trouvèrent intimement liées stratégie et extermination des Juifs européens.»⁽⁶²⁾

La réflexion idéologique se doublait de considérations économiques. «La mise en coupe réglée des terres russes intéressait vivement les organismes économiques allemands... Une administration nouvelle... était chargée de ravitailler l'Allemagne aux dépens de la Russie. Dans les calculs des bureaucrates, il était prévu que dix millions d'hommes mourraient sans doute de faim.»⁽⁶³⁾

«Le chiffre total des prisonniers de guerre soviétiques qui ont péri alors qu'ils étaient aux mains des Allemands va (d'une estimation minimale) jusqu'à 3,3 millions

sur un total de 5,7 millions de soldats faits prisonniers entre juin 1941 et février 1945.»⁽⁶⁴⁾

Annexe II.

La guerre contre les partisans à partir de l'hiver 1942

« Le combat des partisans constitua une partie préparée méthodiquement et dans le détail de la défense du territoire soviétique. Après les lourdes défaites de la Wehrmacht au cours de l'hiver 1941-42, l'action des partisans, qui se développa notamment dans les territoires à l'arrière du Groupe d'Armées Centre, constitua une menace très sérieuse pour les combattants au front. La lutte fut menée des deux côtés avec une cruauté extrême. »⁽⁶⁵⁾

Avec l'intensification des actions de partisans, Hitler renforce fin 1942 les directives pour la *Bandenbekämpfung*. Lors de la conférence de situation du soir le 1er décembre 1942, il se livre à une diatribe dont nous citons les passages suivants :

«Je crois qu'il faut introduire ici un préambule : en dépit de tout cela, le devoir suprême est de détruire les bandes. C'est pourquoi, en fin de compte, tout ce qui aura contribué à l'extermination des bandes sera considéré comme légitime, tandis que tout ce qui n'aura pas servi à les détruire sera jugé illégitime... Il faut fournir à celui qui porte les armes un appui absolu. On peut lui donner des instructions d'ordre général, mais pour le reste il ne faut pas que le pauvre diable puisse se dire que par la suite il devra rendre des comptes... »⁽⁶⁶⁾

Le préambule mentionné se traduira par un ordre du 16 décembre 1942 signé par le chef de l'OKW, le maréchal Keitel :

«Il est revenu au Führer qu'il a été demandé des comptes à certains membres de la Wehrmacht engagés dans la lutte contre les bandes au sujet de leur comportement au combat. Le Führer a ordonné à ce sujet :... La troupe est en droit et a le devoir d'employer dans ce combat tous les moyens sans restrictions, y compris contre des femmes et des enfants, si ces moyens doivent être efficaces. Des égards de quelque nature qu'ils soient sont un crime contre le peuple allemand et les soldats au front... »⁽⁶⁷⁾

Annexe III.

Les bombardements aériens massifs de populations civiles en Europe

Les premiers bombardements de masse de populations civiles sont effectués par la Luftwaffe sur Rotterdam le 14 mai 1940 et sur Londres en septembre de la même année. En Grande-Bretagne, le principe des bombardements «indiscriminés» ou «bombardements de zone» est adopté par l'état-major général dans sa directive du 30 octobre 1940. Par la suite, la Royal Air Force inclura ces bombardements dans son offensive aérienne stratégique contre l'Allemagne.

A partir de 1943, l'Allemagne est soumise à une offensive aérienne conjointe des Alliés. «Chez les Américains... leur principe, consistant à viser les points faibles sensé que celui qui consistait à essayer de faire en sorte que chaque bombe touche quelque chose pour affaiblir l'Allemagne d'une façon ou d'une autre. C'est ce qui leur a permis d'éviter les critiques sur le plan moral... »⁽⁶⁸⁾

Les principes adoptés par l'US Air Force n'ont pas évité pour autant que les bombardements ne fassent des victimes parmi les civils.

Annexe IV.

Aspects de la guerre en Alsace: L'opération « Nordwind »

Le lecteur de «Die geopferte Generation»⁽⁶⁹⁾, de Fernand Bernecker, doit replacer la destruction de la ferme familiale par des grenades incendiaires américaines dans la perspective des batailles pour la libération de l'Alsace, qui ont opposé les forces américaines et françaises aux forces allemandes fin 1944 et début 1945.

L'ouvrage «Opération Nordwind»⁽⁷⁰⁾, de Francis Rittgen, comporte un exposé jour par jour des combats à partir du déclenchement de la contre-offensive allemande en Alsace (*Nordwind*) dans la nuit du 31 décembre 1944 au 1er janvier 1945, ainsi que des témoignages de la population civile. Il est complété par une description détaillée

des combats de rues à Enchenberg les 7,8 et 9 décembre 1944 au niveau d'un bataillon américain «pour servir de modèle aux membres de la Section Historique de la 7^e Armée Américaine en Europe », ainsi que par des documents et témoignages de la résistance combattante du Bas-Rhin.

Notes

- 1 Kettenacker Lothar, «Nationalsozialistische Volkstumspolitik im Elsass, Studien zur Zeitgeschichte», Institut für Zeitgeschichte, Deutsche Verlags-Anstalt, Stuttgart, 1972.
- 2 Heitz Robert, Un livre passionnant présenté par Robert Heitz : La politique de nazification de l'Alsace, *Dernières Nouvelles d'Alsace*, 11 décembre 1973.
- 3 Kettenacker Lothar, La politique de nazification en Alsace, *Saisons d'Alsace*, n° 65 et 68, 1978.
- 4 Förster Jürgen, *La campagne de Russie et la radicalisation de la guerre : stratégie et assassinat de masse*, in «La politique nazie d'extermination», éd. François Bédarida, Institut de l'histoire du temps présent, Albin Michel, 1989, pp. 177-195.
- 5 «Avant l'oubli, regards sur l'histoire de l'incorporation de force des Alsaciens dans l'armée allemande au cours de la deuxième guerre mondiale», B.F. Edition, 1988.
- 6 Lamboley Christian, «1940-45. Strasbourg bombardé», Contades, 1988, p. 18. L'auteur a eu accès au *National Archives Record Service* de Washington, aux Etats-Unis.
- 7 Dans leur ouvrage «Mémoire plurielle de l'Alsace, grandeurs et servitudes d'un pays des marges», Publications de la Société savante d'Alsace et des régions de l'Est, 1991, Freddy Raphaël et Geneviève Herberich-Marx consacrent le chapitre «Provocation de la mémoire chez les incorporés de force» à l'interaction des mémoires individuelles et collectives à partir d'ex-votos et de documents récents tels que des interviews et des manifestations audio-visuelles.
- 8 Eve Cerf, «Une tragi-comédie alsacienne: "Enfin... redde m'r nimm devun", in «42 Jahr Barabli, Histoire d'un cabaret alsacien», Les Musées de Strasbourg, Oberlin, 1988, pp. 22 à 31.
- 9 Muller Germain, «Enfin... redde m'r nimm devun», Strasbourg, Jenny et fils, 1964. Disque publié à compte d'auteur, Studio J.D., 1964.
- 10 *Cigognes*, Grande revue illustrée, éd. bilingue, Strasbourg, 17-19, rue de la Nuée Bleue, n° 15, 10 avril 1949.
- 11 Koebel Lucien, «E Flüchtlingfamilie, 1939/40 Erinnerung und Gedicht» in 4 Akte, Saga, texte dactylographié, sans date.
- 12 Luhmann Niklas, «Legitimation durch Verfahren», Neuvied, Luckerhand, 1960, pp. 137 et suivantes.
- 13 Op. cit. (note 8).

- 14 Le héros féminin lumineux, porteur des valeurs chrétiennes, est un thème stable de l'imaginaire alsacien jusqu'au lendemain de la deuxième guerre mondiale. Ce héros féminin apparaît au VII^e siècle avec la légende de sainte Odile et par la suite sous la forme du merveilleux dans les contes du Théâtre Alsacien de Strasbourg. Eve Cerf, «Dramaturgie et Société: Essai sur le Théâtre Alsacien et le Barabli», Revue Alsacienne de Littérature n° 35, 1991.
- 15 Philipps Eugène, «Dans les tourbillons de l'histoire alsacienne, le pont, la fin d'un cauchemar alsacien», L'alsatique de poche, Strasbourg, 1991, p. 6.
- 16 Bernecker Fernand, «Die geopferte Generation, Kriegserinnerungen eines Zwangseingezogenen Elsässer, 1939-1945», Lemberg, Neiter, 1987.
- 17 Wahl Alfred, «Analyse de récits de guerre», Centre de recherche histoire et civilisation de l'université de Metz, 16, Mémoire de la seconde guerre mondiale, Actes du colloque de Metz des 6-8 octobre 1988, pp. 227-242.
- 18 Un seul récit dans le corpus étudié relate les avatars d'un jeune alsacien cuisinier sur un torpilleur engagé dans la mer du Nord et la Baltique. Spiess René, «Le pain de l'espoir, un compagnon boulanger dans la tourmente», récit, Bueb et Reumaux, 1985.
- 19 Sarg Freddy, «Un habitant d'Illkirch-Graffenstaden incorporé de force se souvient», in *Annuaire de la Société d'Histoire des Quatre Cantons*, 1986, vol. 4, pp. 47-50.
- 20 Sarg Freddy, op. cit. (note 19), p. 47.
- 21 Zahner Armand, «Le soldat honteux, j'étais un "malgré-nous"», Salvator, 1972.
- 22 Zahner Armand, op. cit. (note 21), p. 14.
- 23 Zahner Armand, op. cit. (note 21), p. 15.
- 24 Objectif Alsace, 1986, pp. 8-9.
- 25 Dauendorfer Jules, «J'étais un malgré-nous, récit de guerre, 1939-1945», éd. par l'auteur, 1982, pp. 105-106.
- 26 Formhals Jean, «Libérations», S.A.L.D.E., 1986, p. 15.
- 27 Formhals Jean, op. cit. (note 26), p. 16.
- 28 Zahner Armand, op. cit. (note 21), p.22.
- 29 Gsell André, «Le destin d'un soldat alsacien», Oberlin, 1990, p. 11.
- 30 Lemble Jean, «J'ai perdu la guerre avec eux», éd. par l'auteur, 2^e éd. 1962, p. 96.
- 31 Dauendorfer Jules, op. cit. (note 25).
- 32 Zahner Armand, op. cit. (note 21), pp. 49-50.
- 33 Schenck Francis, «Le voleur de pommes», *Dernières Nouvelles d'Alsace*, Istra, 1977, p. 67.
- 34 Förster Jürgen, op. cit. (note 4).
- 35 Vogel Raymond, «Lieutenant malgré lui, Souvenirs», *Mémoire d'Alsace*, Nuée Bleue, 1990.
- 36 Starcky Georges, «L'Alsacien, le drame des malgré-nous», Edition France-Empire, 1957, rééd. 1983.
- 37 Vogel Raymond, op. cit. (note 35), p. 149.
- 38 Vogel Raymond, op. cit. (note 35), p. 154.
- 39 Starcky Georges, op. cit. (note 36), pp. 33-34.
- 40 Starcky Georges, op. cit. (note 36), pp. 43-45.
- 41 Starcky Georges, op. cit. (note 36), pp. 97-98.
- 42 X. Aloys, «Malgré-nous», 4 novembre 1946.
- 43 Weckmann André, Objectif Alsace, op. cit. (note 24) repris de Blutti Hand.
- 44 Bertsch Paul, L'Essor, n° 92, 1976.
- 45 Bertsch Paul, L'Essor, n° 97, 1978.
- 46 Viller Jean-Jacques, «Lorsque meurt la liberté», éd. du Scorpion, 1960, p. 170.
- 47 Aycoberry Pierre, *National-socialisme et bolchevisme: un débat sans fin*, in «La politique nazie d'extermination», op. cit. (note 4) pp. 304-312.
- 48 Formhals Jean, «Libérations», op. cit. (note 26), p. 242.
- 49 Zahner Armand, «Survivre à Tambow», Salvator, 1970, pp. 180-182.
- 50 Degen Gustave, «Malgré-nous, De la Wehrmacht à Tambow», 1956, p. 160 et Weissbecker A., «Sibirie Tambow», Sedal, sans date, p. 27.
- 51 Degen Gustave, op. cit. (note 50), p. 160.
- 52 Thuet Jean, «Comité de défense des anciens de Tambow», *Publications de la Fédération des Anciens de Tambow*, 1956.
- 53 Weissbecker A., op. cit. (note 50), p. 27.
- 54 Association des déserteurs, évadés et incorporés de force, groupement du Haut-Rhin, *Bulletin de liaison*, 3^e trimestre 1952, p. 5.
- 55 Spiess René, Le pain de l'espoir, Bueb et Reumaux, 1985, pp. 108 et suivantes.
- 56 Formhals Jean, op. cit. (note 26), pp. 43 à 51.
- 57 Bernecker Fernand, op. cit. (note 16), p. 20.
- 58 Revue Elan, 1986, n° 6 à 10.
- 59 *Revue alsacienne de littérature*, n° 37, 1992, pp. 69 à 73.
- 60 Förster Jürgen, Das Unternehmen "Barbarossa" - eine historische Ortsbestimmung, in «Das Deutsche Reich und der zweite Weltkrieg», éd. Militärgeschichtliches Forschungsamt, Deutsche Verlagsanstalt, Stuttgart, vol. 4, Der Angriff auf die Sowietunion, 1983, p. 1080.
- 61 Michel Henri, «La seconde guerre mondiale», PUF, 1968, tome 1, pp. 234-235.
- 62 Förster Jürgen, op. cit. (note 4), p. 193 et Das Unternehmen "Barbarossa" als Eroberung-und Vernichtungskrieg, in Réf. 60., p.413-447.
- 63 Miquel Pierre, *La seconde guerre mondiale*, Fayard, 1986, p. 270-71.
- 64 Förster Jürgen, op. cit. (note 4), p. 191.
- 65 «Lagebesprechungen im Führerhauptquartier», éd. Helmut Heiber, München, 1963 (dtv. Dokument 120/21); note 5, p. 39.
- 66 Lagebesprechungen, op. cit. (note 65), p. 39.
- 67 Lagebesprechungen, op. cit. (note 65), note 6, p. 39.
- 68 Liddell Hart, sir Basil, «Histoire de la seconde guerre mondiale», Fayard, 1973, pp. 612-613.
- 69 Bernecker Fernand, op. cit. (note 16), p. 20.
- 70 Rittgen Francis, «Opération Nordwind», Pierron, 1984.